

préoccupé, aspira et poussa sa fumée sans rien dire, mais tout à coup, rompant le silence :

— Eh bien ! Williams ? me dit-il.

Je n'étais pas préparé, je bondis sur ma chaise.

— Eh bien ! mon oncle ? balbutiai-je...

— Il faut enfin que nous parlions un peu de toi, mon enfant. Quand je suis venu, ton pauvre père avait assez à s'occuper de lui. — Je me mis à pleurer. — De sorte que je ne pus pas lui demander ce qu'il comptait faire de toi. Eh bien ! voilà que tu sanglotes ! allons donc, toi qui sors du collège, tu devrais être ferré sur la philosophie. Hier, c'était mon pauvre frère ; demain, ça sera moi ; dans huit jours, toi, peut-être ; il faut prendre la vie pour ce qu'elle vaut et pour ce qu'elle dure, vois-tu ; toutes tes larmes ne feront pas revenir le pauvre Jack Blandel ; ainsi, crois-moi, essuie tes yeux, bois un verre de punch, prends une pipe, et caissons comme deux hommes.

Je remerciai mon oncle, quant au punch et à la pipe ; mais j'essuyai mes yeux, et je m'efforçai de ne pas pleurer.

— Maintenant, me dit mon oncle en jetant sur moi un regard de côté ; voyons, quels sont tes plans d'avenir ?

— Mais, dis-je, je voulais me consacrer à l'éducation, et je crois que les études que j'ai faites me rendent capable de cette sainte mission.

— Ta, ta, ta, dit mon oncle ; ce langage-là était bon quand tu étais le fils d'un pauvre fermier ; mais maintenant tu es le neveu d'un riche nabab, et cela change bien la thèse. Je n'ai pas d'enfant, et, Dieu merci ! comme je ne compte pas me marier, je n'en aurai probablement jamais ; tout ce que je possède te reviendra donc. Ce serait une chose curieuse que de voir un maître d'école ayant cent mille livres de rentes ; tu comprends que cela ne se peut pas ? Voyons, cherchons au-dessus de cela, monsieur le gentleman.

— Que voulez-vous, mon oncle ! je ne puis vous dire, moi ; je ne sais qu'un pauvre savant, qui ne connaît pas le monde, qui me suis bon à rien qu'à mener une vie de travail et d'études, et, avec votre permission, je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'en revenir à mes premières idées.

— A tes premières idées ! mais tu es fou, mon ami ; avec ta fortune ou avec la mienne, ce qui est la même chose, tu peux, selon que tu seras avare ou vaniteux, aspirer aux plus riches parais de Londres, ou bien t'affilier à quelque famille noble et ruinée, qui t'apportera de la considération.

— Moi, mon oncle, moi me marier ! m'écriai-je.

— Et pourquoi pas ? As-tu fait des vœux ?

— Moi, me marier !... je pourrais me marier... je pourrais épouser... Je m'arrêtai... Le nom de Jenny était sur mes lèvres... C'était la première fois que je concevais l'idée d'un pareil bonheur... Posséder cette blonde et charmante jeune fille, qui, depuis six ans, était tout pour moi ! épouser Jenny ! Jenny

être ma femme ! cela était possible ! Mon oncle me disait qu'avec sa fortune je pouvais aspirer à tout. Rien que l'espoir, c'était déjà plus de bonheur que je n'en pouvais supporter. Je sentis que j'étouffais, que j'allais me trouver mal ; je me précipitai hors de l'appartement, et je m'élançai dans le jardin, cherchant de la fraîcheur et de l'air. Mon oncle crut que j'étais fou ; mais, pensant que, lorsque ma folie serait passée, je reviendrais, il demanda d'autre tabac et d'autre punch, bourra pour la deuxième fois sa pipe, remplit pour la sixième fois son verre, et continua de boire et de fumer.

C'était un homme de grand sens que mon oncle. Quand j'eus fait deux ou trois fois le tour du parc en courant et en me livrant à mes rêves, je rentrai un peu plus calme, et le retrouvai assis à la même place, achevant sa troisième pipe et son deuxième bol, et aspirant et expirant sa fumée avec le même calme et la même volupté.

— Eh bien ! me dit-il, veux-tu toujours être instigateur ?

— Mon oncle, lui répondis-je, quoique ce soit ma vocation réelle, je crois que Dieu a décidé qu'il en serait autrement ; mais, continuai-je, j'ai vu quelquefois passer devant moi de ces jeunes gens qu'on appelle du monde, et qui sont faits pour aller dans la société et plaire aux femmes ; et je vous avouerai, mon oncle, que, plus je les me les rappelle, plus je les crois d'une autre espèce que moi et susceptibles d'un perfectionnement que je ne puis atteindre...

Mon oncle se mit à sourire.

— Vois-tu, Williams, me dit-il lorsque l'accès fut passé, toute la différence qu'il y a entre eux et toi, c'est qu'ils ont la tête, pleine de termes de chasse, de course et de paris, et toi de mots bébèux, grecs et latins. Quand tu auras oublié ce que tu sais pour apprendre ce qu'ils savent, tu feras un cavalier tout aussi inutile, tout aussi impertinent, et, par conséquent, tout aussi présentable que pas un d'entre eux. Laisse-moi faire seulement, je me charge de diriger ton éducation.

Je remerciai mon oncle de ses bontés pour moi, et, comme huit heures venaient de sonner à la pendule, je lui demandai la permission de remonter à ma chambre, n'ayant pas l'habitude de veiller plus tard. Mon oncle me fit signe de la main que je pouvais me retirer, ralluma sa pipe, qui s'était éteinte pendant son accès d'hilarité, et sonna le rajah pour avoir un troisième bol de punch.

Où devine facilement que, si je me retirai dans mon appartement, ce n'était pas pour dormir. Je passai une partie de la nuit à rêver les yeux ouverts, et, quand le sommeil vint, il continua les rêves de ma veille. Le lendemain, je fus réveillé, sur les neuf heures du matin, par un monsieur fort élégant, qui, conduit par le valet de chambre de mon oncle, entra dans ma chambre suivi de son groom, qui portait un paquet.